



PANAMA

THOMAS
McGUANE

TRADUCTION
DE PIERRE ALIEN

GITRES
SU

THOMAS McGUANE

PANAMA

Chet Pomeroy, rock-star sur le déclin, est de retour à Key West, naviguant entre hallucinations, désillusions et lignes de coke. Il se prend pour la réincarnation de Jesse James, délire, bataille avec sa famille, cogne à droite à gauche mais veut à tout prix reconstruire sa vie et reconquérir Catherine (épousée au Panama, ce dont il n'a aucun souvenir). Le Panama devient alors un paradis perdu... Mais peuvent-ils seulement y revenir ?

Foisonnant, chaotique, *Panama* est sans nul doute le roman le plus autobiographique de Thomas McGuane. Un mode de vie à contre-emploi hilarant et déchirant, pour tenter de colmater les failles d'une existence qui vole en éclats.

Thomas McGuane est né en 1939 dans le Michigan. Après des études à Yale et à Stanford et de nombreuses expériences d'écriture pour Hollywood, il quitte le cinéma et retrouve ses terres natales pour se consacrer entièrement à la littérature. Son œuvre comprend dix romans, des nouvelles, des scénarios et trois volumes d'essais consacrés à sa vie en plein air. Il vit actuellement dans le Montana.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Alien.

« Souvenirs et faits d'armes surgissent, burlesques et pathétiques, sublimés par la poésie de McGuane. »
Jean-Luc Douin, *Télérama*

**THOMAS
McGUANE**

PANAMA

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Quand le ciel se déchire
Comment plumer un pigeon
L'Homme qui avait perdu son nom
Embuscade pour un piano
Le Club de chasse
La Source chaude
Rien que du ciel bleu
Outsider
L'Ange de personne
À la cadence de l'herbe
En déroute
Sur les jantes
La Fête des corbeaux

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION « TITRES »

À la cadence de l'herbe
Le Club de chasse
Embuscade pour un piano
L'Homme qui avait perdu son nom
La Source chaude
33° à l'ombre

**THOMAS
McGUANE**

PANAMA

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PIERRE ALIEN

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
PANAMA

© 1978, Thomas McGuane

All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur, 1992, pour la traduction française

© Christian Bourgois éditeur, 2022, pour la présente édition

ISBN 978-2-267-04633-5

Pour Jim Harrison

*La meilleure épitaphe que puisse mériter
un homme, c'est d'avoir accompli durant sa
vie des exploits audacieux malgré la haine
des méchants.*

LE MARIN

C'est la première fois que je travaille sans filet. J'ai envie de dire la vérité. En même temps, je ne veux pas démarrer une boulimie frénétique. On sait ce qui arrive quand on sort la tête. C'est évident.

Les journaux disaient que les arrestations avaient été faites en coordination par trente agents, « tôt le matin », et que lorsqu'on avait inscrit le nom des suspects, trois cents personnes étaient venues applaudir au tribunal du comté de Monroe. Le reste de la page était rempli par ce dont on les accusait, n'importe quoi. La plupart de ceux qui en ont parlé devant moi trouvaient ça trop cubain pour y penser.

Je suis sorti dans le patio au moment où on emmenait le premier adjoint de la ville dans une voiture banalisée, menottes aux mains. Il était en peignoir, des tickets de loterie volaient dans tous les coins. La semaine dernière, ils ont embarqué mon chien et ça m'a coûté un billet de cinq. Il y avait le numéro de téléphone sur son collier, ils auraient pu appeler. Je sais à quel point ils avaient envie de le gazer. Mais

bon, tout les fatigue. Le vent souffle tout l'hiver et vous tape sur les nerfs. C'est comme ça. Ils n'ont rien d'autre que leurs uniformes et l'espoir de se servir du gaz.

Dans le patio je pouvais voir l'horizon. Le chien dormait dans un angle de soleil. Aucun navire, la mer était plate, et d'ici on n'apercevait aucune trace des opérations coordonnées ou des voitures banalisées. La loterie – la *bolita* – était muette ; elle est toujours muette. Et derrière les volets en bois, il y avait autant de cocaïne que jamais. J'avais un tas de magazines à scandale pour voir ce qui avait dégringolé sur mes amis et connaissances. Il n'y avait pas un seul bateau entre moi et l'horizon sans accent. J'étais rentré du champ d'agonie, appelez ça comme vous voulez ; je m'en étais sorti. J'étais mort.

Je suis monté à la *Casa Marina* pour voir ma belle-mère. Les chats étaient sur le paravent, au-dessus de la piscine intérieure, et les pamplemousses pourrissaient dans le petit verger. Ruiz, le jardinier, pêchait l'écrevisse sur la rive du Cay Sal, l'herbe drue était affaissée, spongieuse et abandonnée. J'étais là depuis cinq minutes quand elle a dit : « Tu as été une célébrité d'un jour. » « Faut que je m'casse, ai-je dit, j'ai laissé le moteur en marche. » « Tu as laissé le moteur en marche ? » a-t-elle dit, et j'ai dit : « Ça va pour moi, j'y vais. » Elle m'a suivi en titubant pendant que les punaises de palmier s'éparpillaient dans l'entrée et elle m'a crié dessus : « Tu as laissé le moteur en marche !

Tu n'as pas de voiture ! » En fait, je ne sais pas à quel point elle est maligne. Qu'est-ce qu'elle a pu vouloir dire ? Je crois qu'elle s'en prenait à ma mémoire.

C'est un cas spécial, Roxy ; elle m'est apparentée de trois façons différentes et elle rassemble en un sens tout ce qu'il y a de sordide, de sinistre, ou de plus ou moins glorieux dans ma famille. Roxy fait partie de ceux qui sont morts, techniquement parlant ; elle a en fait été déclarée morte, et une infirmière vigilante a découvert par hasard qu'elle vivait encore. Elle tire le maximum de ce truc terrible. Quelquefois il lui faut des tranquillisants gros comme la moitié d'un œuf de Pâques. Elle les prend avec un cognac eau gazeuse, son visage se creuse de partout, ses yeux s'enfoncent et on pense à sa mort précédente. Parfois elle porte la main vers son visage en croyant que son verre y est. Roxy peut faire preuve du plus grand charme. Et puis, juste au mauvais moment, relever sa robe ou lancer quelque chose. J'espace mes visites avec la plus grande prudence. Je regarde la maison ou bien si sa voiture est correctement garée. Jadis je l'espionnais, mais j'ai vu des choses que je n'aurais peut-être jamais dû voir, et j'ai arrêté. Quand elle pense à moi comme à une célébrité d'un jour, elle peut être parfaitement impitoyable, me lancer de la nourriture ou appeler la police, sans raison, et faire de fausses déclarations. Je le tolère, car moi-même, en certaines circonstances, rien ne m'arrête. En tout cas, fondamentalement, ma belle-mère est un problème parce qu'elle est répugnante.

Je suppose que ça m'est venu, ou peut-être que je le savais, que je ne me suis pas souvenu des choses aussi bien que je l'aurais dû. Par exemple, Roxy a raison, je n'ai pas de voiture. J'ai un problème de mémoire. La première question – écoutez, vous pouvez me le demander – c'est à quel degré exact ma perte de mémoire relève de la censure et de la fuite. Je me suis déjà attaqué à ça. Ma position quant aux prétentions de quiconque à la réalité a toujours été : c'est vous contre moi et que le meilleur gagne.

Je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air. Et vous ? Par exemple, je ne joue pas au golf. J'ai eu effectivement une crise – le genre d'abomination qui guette chacun d'entre nous – de récréation du monde à ma propre image. J'ai écarté toute résistance jusqu'à flotter dans ma propre invention. J'ai liquidé l'opposition. Qui, dans l'histoire des idées, nous a préparés à liquider l'opposition ? C'est une chose à comprendre, parce que, autrement... bon, il n'y a pas d'autrement ; ça n'a vraiment pas d'importance.

La première fois que je suis tombé sur Catherine, sortant du nouveau bâtiment de la bibliothèque du comté, je l'ai observée de l'autre côté de la rue et remarqué que sa *grandeur*, dirons-nous, à la Rhonda Fleming, n'avait en rien diminué. Dans mon voyage actuel, il m'a semblé un peu trop tôt pour me dévoiler. J'étais assis sur le mur, sous l'institut de beauté – locataire de moi-même ou spectateur, les yeux noyés, les doigts rentrés dans mes manches comme

une nonne. *Quand je trouverai un bon médecin marron, ai-je pensé, je te rirai au nez.*

Je l'ai suivie sur deux pâtés de maisons et je l'ai vue prendre l'allée en impasse dans la rue Caroline, là où le sapotillier surplombe l'intérieur de la cour comme si une partie de la forêt originelle y était emprisonnée. Au printemps on a creusé dans le parking derrière une boîte pour gogos en bas de la Duval Street et on a trouvé une tombe indienne, le grand crâne d'un Indien marin Calusa qui fixait à travers quinze centimètres d'asphalte les putains, les junkies et les avocats sudistes.

Alors je lui ai envoyé des fleurs sans un mot et deux jours après un mot sans fleurs ; et j'ai reçu ceci en retour, adressé à « Chester Hunnicutt Pomeroy, Poste Restante » : « Oui, Chet, je sais que tu es chez toi. Mais ne m'appelle pas maintenant, t'es nul. – Catherine. » Je suis allé dans le jardin, j'ai ouvert la cabane à outils, la race insectifère a grouillé dans les dents du râteau. J'ai pris les grandes cisailles à tailler les haies et j'ai failli, vous pouvez me croire, failli envoyer à Catherine le petit doigt que j'avais perdu des milliers de fois dans ses ténèbres. Les punaises de palmier sont aussi translucides que du vernis marin et elles vous courent sur les pieds dans la cabane. La mer a creusé le patio en chambres d'écho et quand le vent se met à siffler comme aujourd'hui on l'entend haleter, même debout dans la cabane avec les râteaux, la rouille et les insectes.

Je me suis senti mieux et j'ai perdu tout intérêt à

me mutiler, même pour Catherine. Les tourterelles du tabac se sont posées dans les euphorbes et un avion lointain a changé d'harmoniques avec un léger « pop » comme du champagne, laissant sur le ciel une couture d'un blanc pur. Je me sentais de mieux en mieux. Sur du papier à en-tête du chantier naval de mon oncle, j'ai écrit : « Ça ne méritait pas ça. Je ne suis là que pour guérir certaines blessures. Catherine, tu ne fais que blesser blesser blesser quand tu cognes de cette façon. Je ne crois pas que tu essayes de te figurer le mal que tu fais. – Chet. » J'ai tracé le contour de mon doigt au dos de la feuille avec un pointillé là où les cisailles auraient coupé. Je n'ai rien dit du pointillé. Vaguement gêné, j'ai eu l'impression que ça ressemblait à une demande de bague.

J'ai appelé les renseignements et demandé Catherine Clay. L'opératrice m'a dit que son numéro était sur la liste rouge. Je lui ai dit que c'était une question de vie ou de mort ; l'opératrice a dit : « Je sais qui vous êtes », et a raccroché. On ne traiterait pas Jesse James de cette façon.

Quand on construit un centre commercial au-dessus d'un ancien marais salant, les mouettes continuent quelquefois à faire des tours au même endroit pendant un an ou plus, elles reviennent vérifier chaque jour, voir s'il n'y a pas une petite chance pour que ces grands magasins et pharmacies et cinémas s'en aillent aussi vite qu'ils sont venus. De même, je reviens et je continue à chercher en moi-même, et c'est toujours de

l'acier, du béton, des revues pour ados, des machines, du bubble-gum ; rien d'aussi plaisant que le marais originel. Catherine le sait sans avoir à chercher, elle sait que l'enfant plein d'amour qui semble perdu derrière les Ray-Ban miroir est peut-être ou probablement perdu pour de bon. Et les dents brisées dans les cours de récré ou pourries par les glaces cubaines ont été ressuscitées et je suis en tout point la réplique d'un omnivore côtier efficace à la bouche en cœur, aimant tout autant la salade d'épinard que la chair humaine ; et qui, alors qu'il roupille dans le patio, inerte comme tous les saouards, son chronomètre Rolex Oyster un peu incrusté dans sa chair amollie, les dents brillant d'un éclat minéral à la lumière de l'océan, pourrait être mort ; pourrait être le genre de cadavre parfois qualifié de « frais ».

« Je suis une accumulation d'accumulateurs. Je suis branché en série. J'ai laissé quelques composants fondamentaux sur la grève, et j'attends la recharge, le bombardement, un implant, *quelque chose*, dirions-nous, tout près de l'os. Je veux vraiment continuer, mais j'ai abandonné, et on ne peut pas s'attendre à ce que je sois très compatissant. »

« Tout ça est très joli, a dit Catherine Clay. Mais ça m'est égal. Je peux m'en aller, maintenant ? »

« Ce n'est pas fini. »

« Ça m'est égal. Et surtout je ne veux plus que tu me suives comme ça dans le supermarché. Je ne veux pas te savoir caché dans les rayons. »

« C'est toujours pareil. »

« C'est faux, menteur, pauvre nul ! »

Elle me gifle, pleure, hurle, oh ! Dieu, les employés nous lorgnent. « C'est comme ça que tu es la plus belle. » Elle m'en donne un sérieux sur la mâchoire. Les provisions sont par terre. Quelqu'un dit : « Ma'ame ? Ma'ame ? » Mes lunettes en écaille d'Optique Boutique sont tordues et on voit du sang. Mon désir d'évasion est complet. Les feuilles des palmiers battent contre les fenêtres en thermopane air-conditionné comme mes propres mains.

Deux employés raccompagnaient Catherine à la porte. Je pense qu'ils étaient au courant. Mme Fernandez, la directrice du magasin, était à côté de moi.

« Je peux aller aux chiottes ? » ai-je dit.

Elle m'a regardé froidement. « Premier rayon après la volaille. »

Je me suis mis debout sur le siège et j'ai regardé ma nation à travers le ventilateur. D'une minute à l'autre, Catherine Clay, la belle enfant sauvage de Caroline du Sud, prendrait le raccourci pour chez elle avec ses provisions.

Je l'ai entendue avant de la voir. Elle ne respirait pas bien. Cette scène, dans les rayons, c'était trop pour elle, et elle avait l'œsophage contracté. Quand je l'ai vue, je lui ai dit d'une voix très grave et pénétrante que je l'aimais toujours, terrifié à l'idée que ce n'était peut-être pas bidon, qu'indépendamment de ma faculté de m'abandonner au moment présent, quel qu'il soit, j'étais peut-être toujours amoureux de

cette femme rusée et stupéfiante qui levait sur moi des yeux étonnés. Je l'ai à peine laissée m'entrevoir dans l'orifice du ventilateur avant de tirer la chasse de sorte que j'ai disparu derrière les pales poussiéreuses qui accéléraient, un fondu au noir très réussi.

J'ai remis mes lunettes de soleil et je me suis planté devant le lavabo pour regarder mon reflet vide, le sonder futilement en quête de la moindre expression tout en me masturbant.

Les lunettes, dans le miroir, avaient un aspect pur et argenté ; elles me proposaient deux moi jumeaux que j'ai regardés jusqu'à ce que tout soit argenté, avant d'arrêter le ventilateur, de nettoyer avec une serviette en papier et de retraverser la volaille vers les portes électriques. Mme Fernandez, la directrice du magasin, a eu un vague sourire et j'ai dit : « Encore plus gros que je ne craignais. » Dans la rue, la chaleur m'est tombée dessus et j'ai commencé... je crois que j'ai commencé à rentrer à la maison. C'était pour nourrir le chien mais je pensais à Catherine et j'avais des peines de cœur par millions.

Mon père était un détective de magasin qui trouva la mort dans l'incendie du métro de Boston, s'étant rendu dans cette ville pour le Bicentenaire. Il venait de quitter le cimetière de Boston, où nous avons des parents enterrés. Tout ce que je dis sur mon père est contesté par tout le monde. Dans ma famille nous sommes tous charpentiers de marine ou spécialistes de l'accastillage, sauf lui et moi. Comme

vous le savez, j'ai fait dans le genre Maître du Mal ; je voyais quelques trucs et je délirais pour du fric. J'ai eu une émission à grand succès qui s'appelait *Le chien a mangé le morceau qu'on ne voulait pas*. Moi-même, parfois, ça me faisait peur. Même au sommet de mes pouvoirs, je n'étais pas en bonne santé. Mais un métabolisme furieux préserve mon physique et on considère que je fais honneur au vice.

Ceux qui se sont intéressés à moi, amis, oncles, amantes, croient que je suis une âme perdue ou une cause perdue. Quand je suis fatigué, inoffensif, je porte une arme, un .38 Smith & Wesson à cinq coups. C'est le seul .38 que je connaisse qui ne soit pas un six-coups. Voyez comme le sacrifice de cette dernière balle rend l'arme plus plate, plus facile à cacher, plus meurtrière que les autres. Juste en lâchant un peu de lest !

Quant à ma mère, elle a fait son numéro éclair au début des années cinquante, une B-girl enfriquée qui a attrapé le cancer comme un microbe qui passait et qui pesait vingt-cinq kilos à sa mort. Voilà pour elle. En un mot comme en mille. Et j'ai eu un frère, Jim.

L'argent a commencé modestement vers 1840. Un grand-père d'un rang social mineur, qui avait gagné un duel, a épousé une belle fille des îles Canaries avec deux frères charpentiers de marine. Ils ont construit des caboteurs, des bateaux de pêche, des courriers postaux, et un des premiers bateaux-phares pour l'île de Sainte-Lucie. Quand la guerre de Sécession est venue, ils ont construit deux briseurs de blocus pour

la rébellion, le *Red Dog* et le *Rattlesnake* ; se sont ruinés, ont repassé la ligne à Key West quand Stephen Mallory a quitté la ville pour devenir ministre de la Marine confédérée. À ce qui est maintenant le bas de Ann Street, ils ont construit une série de briseurs de blocus, des navires légers, rapides, armés et redoutables. Ils sont devenus riches, ont eu des maisons avec des tables de salle à manger en pacanier, des lustres déments et des poutres en cornouiller chevillées comme des membrures de navire. Ils sont bientôt tous morts, mais la fournée suivante est solide et fonctionnelle et je me souviens de quelques-uns. Avant que notre chantier naval fasse faillite pendant la Dépression, nous avons construit toutes sortes d'engins maritimes capables d'aller à Cuba et retour ; le plus joli, gréé en schooner, le *Hillary B. Cates*, a été vu l'hiver dernier au large de Cap-Haïtien avec un équipage noir, démâté et muni d'un moteur de tracteur, sur l'eau depuis un siècle. C'était jadis un yacht, puis un briseur de blocus, et son premier capitaine, un officier confédéré sorti tout gosse de l'Institut Militaire de Virginie, a été poignardé par son mécanicien, Noah Card, qui a déserté au Nord et a cultivé des oranges à Zephyrhills, en Floride, jusqu'en 1931. Il devait de l'argent à ma grand-mère, mais j'ai oublié pourquoi.

Mon grand-père était un ivrogne stupide, sinistre ; le chêne blanc, le cèdre et le pitchpin pourrissaient et l'atelier de carénage perdait son plancher pendant qu'il déposait des brevets à propos d'automobiles et

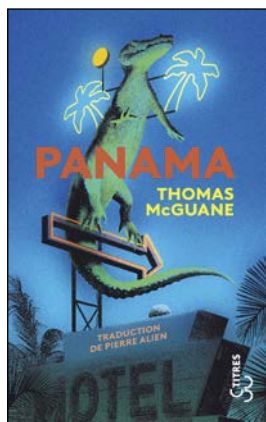
d'ustensiles pour fumeurs parfaitement comiques. Je ne me souviens que de son abrutissement chassieux et de son adoration routinière des enfants.

Laissez-moi réessayer Catherine.

« Une fois de plus et je demande une contrainte par corps à la police. »

Passons, pour le moment. Ça n'aurait pas de sens.

Ma belle-mère avait un soupirant. C'était un avoué qui affichait des chaussettes à losanges et des voitures basses et bleues. Il hurlait quand il riait. À mon avis il savait que le chantier naval était tout un monde de terrains sur les quais et que, lorsque le *Holiday Inn* s'installerait là où on avait construit les briseurs de blocus et les caboteurs, Roxy allait tout ramasser. Il s'appelait Curtis Peavey et il s'occupait de son affaire comme un possédé, accourant à la maison matin et soir avec des nuages de fleurs bon marché. Roxy avait été connue pour baiser n'importe quoi, et je ne saurais dire si elle s'était même fait une opinion sur Peavey. Je remarquais quand même qu'elle ne jetait pas les fleurs n'importe comment, elle les mettait dans la poubelle, tiges en l'air, comme si elles avaient été victimes d'un accident. Geste où je feignais de voir du dégoût. Moi-même je ne l'aimais pas. Il avait des yeux remplis de pendules, de machines et de chiffres. Sa masse de cheveux frisés se resserrait autour de son crâne quand il me parlait et ses lèvres se collaient à ses dents. Mais il avait une clientèle dévouée. Il représentait Catherine. Ce serait stupide de le dissimuler.



Panama Thomas McGuane

Cette édition électronique du livre
Panama de Thomas McGuane
a été réalisée le 04 avril 2022
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267046168

ISBN PDF : 9782267046335

Numéro d'édition : 2542